151. Val-Richer, Samedi 6 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Autoportrait, Deuil, Discours du for intérieur, Enfants (Benckendorff), Enfants (Guizot), Femme (éducation), Lecture, Littérature, Parcs et Jardins, Politique (Internationale), Politique (Russie), Portrait, Relation François-Dorothée, Traduction, Vie familiale (François)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)



156. Paris, Dimanche 7 octobre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1838-10-06
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitAvez-vous eu une raison pour me chercher avant-hier avec plus de tendresse que de coutume ?
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°185/213-214

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 438, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/198-202

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°151 Samedi 6 octe 6 h 3/4

Avez-vous eu une raison pour me chercher avant-hier avec plus de tendresse que de coutume ? Avez-vous pensé que j'étais né ce jour-là, il y a 51 ans ? car nous sommes du même age. Quand mes enfants sont venus m'embrasser avec leurs gros bouquets et leurs petits ouvrages, vous m'avez manqué, je vous ai cherchée aussi. Nous sommes, nous rencontrés à ce moment ? Je ne suis pas [?] du tout, et je n'aime pas les gens qui le sont, je ne puis souffrir qu'il entre dans le cœur ou qu'il en sorte quelque chose d'affecté et de ridicule. Mais je trouve le monde si froid, si sec ! Vous avez bien raison ; il n'y a point de joie solitaire. Ces mêmes émotions qui, partagées, seraient douces et charmantes retombent sur le cœur isolé et l'oppressent. N'ayez pas mal aux nerfs deares ; que vos genoux ne tremblent pas, que votre vue ne se trouble pas ; mais aimez-moi toujours comme hier et avant-hier. C'est par courtoisie sans doute que M. Molé destine au Turc, l'hôtel de Pahlen. Il veut que cette maison soit encore un peu Russe. Vous la reprendrez avec Constantinople. Pourquoi M. de Pahlen n'achèterait-il pas l'hôtel d'Hauré ou de Lille ! C'est grand et beau, & toujours à vendre, si je ne me trompe. Quand le comte Appony sera-t-il établi dans sa nouvelle maison ? Voilà une affaire traitée de bonne grâce. A partir de ce matin, je suis tout à fait seul. Mon dernier cousin s'en va et je n'attends plus personne, M. et Mad. Villemain devaient venir, mais ils ne viendront par.
Lisez donc la Littérature de M. Villemain. Il y a vraiment beaucoup d'esprit, de l'esprit sensé et gracieux, ce qui prouve bien, à coup sûr, la distinction de l'âme et du corps. Mais j'oublie que vous n'aimez guère la littérature, même spirituelle. Il vous faut la vie réelle, les personnes. Moi aussi, j'aime infiniment mieux les personnes qui me plaisent que les livres qui me plaisent. Mais beaucoup de personnes ne me plaisent pas, et les livres me distraient de celles-là. Henriette aime beaucoup les livres et j'en suis charmé. C'est une immense ressource pour une femme que le goût de l'étude. Elle lit avec le même ravissement le Voyage du jeune Anacharsis et Macbeth. C'est un esprit bien sain, en qui toutes les facultés, tous les goûts se développent dans une rare harmonie. Si vous aviez été ici à la campagne, avec moi, en mesure de jouir ensemble des œuvres de l'art comme de celles de la nature, je vous aurais montré avant-hier sa traduction, à elle seule, bien réellement seule, d'un fragment du Lay of the last Minstrel, et vous auriez trouvé que pour un enfant de neuf ans, l'intelligence était assez vive et l'expression heureuse. A propos de mes enfants, je vous conte mes propres enfantillages. Je ne les conte à nul autre.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1564

M. de Broglie était encore avant-hier sans nouvelles de sa fille. Je suis impatient qu'elle l'ait rejoint. Il ne faut pas toucher souvent aux plaies. Dites-moi, s'il a vu les Granville. Je suppose que non, puisque Lord Granville ne peut pas sortir. Il me tarde que vous soyez rentrée en possession de Lady Granville. Sans elle vous me faites l'effet d'une personne à qui son dîner manque. J'espère que vous garderez Alexandre au moins quelques jours. 9 h. 1/2 Non, vous ne serez plus seule. J'en ai besoin pour moi, encore plus que pour vous. Adieu, adieu. Je vais marquer des place où je veux plantés des arbres. Le mélèze que vous savez, qui voulait me suivre, se porte à merveille. J'en vais planter d'autres. Aucun ne le vaudra. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 151. Val-Richer, Samedi 6 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-06.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1564

Informations éditoriales

Date précise de la lettreSamedi 6 octobre 1838
Heure6h3/4
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 26/03/2024